Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau: Organ für das öffentliche und

> private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 27 (1954-1955)

Heft: 12

Artikel: Humor als Stilmittel

Autor: Reiners, Ludwig

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-851096

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pour nous, ce n'est pas Locke qui a suggéré à Rousseau de faire apprendre un métier manuel à Emile⁷³). En effet, l'apprentissage d'un métier manuel s'inscrit naturellement dans le programme de Rousseau⁷⁴), tandis que Locke n'y voit qu'un divertissement qu'il aurait pu chercher ailleurs. D'autre part, en faisant apprendre un métier à son élève, Rousseau se propose un objectif tout différent de celui de Locke. Locke et Rousseau parlent tous deux de l'apprentissage d'un métier, mais la concordance— si concordance il y a — ne va pas au-delà.

P. Villey n'a pas relevé — tant s'en faut — tous les points de contact entre Locke et Rousseau; ne lui en faisons pas grief puisque, pour lui, la question était secondaire, mais reconnaissons qu'il esquive allègrement le problème de l'opposition entre Locke et Rousseau lorsqu'il écrit: «Il est vrai que Rousseau contredit Locke sur quelques points»⁷⁵).

fleur et butinent celles qui conviennent pour faire le miel; ensuite, tout ce qu'elles ont apporté, elles le disposent et le répartissent dans les rayons...» (Epist., LXXXIV, 3). De plus, Rousseau semble avoir lu cette Lettre de Sénèque où nous trouvons un passage qui rappelle fortement celui de La nouvelle Héloïse que nous citons au début de cet article («A l'égard des aliment de l'esprit agissons de la même façon [qu'à l'égard de ceux du corps], ne les laissons pas entiers de peur qu'ils ne nous restent étrangers. Digerons-les, autrement ils iront dans la mémoire et non dans l'entendement; assimilons-les fidèlement et faisons-les nôtres . . . »: Epist., LXXXIV, 6 et 7). Ce conseil de Sénèque, Rousseau l'a repris, y compris l'expression «digérer» qui est indubitablement plus caractéristique que «s'approprier». Le moins que l'on puisse dire c'est que l'emprunt de Rousseau à Montaigne n'est pas prouvé.

- 73) «C'est sans doute Locke qui lui a suggéré de faire apprendre à Emile un métier manuel», écrit Villey (p. 195). Remarquons que la locution adverbiale «sans doute» ne laisse place qu'à une hypothèse.
- 74) Vu la mobilité des choses humaines, Rousseau veut former un homme qui soit toujours à sa place en dépit des coups de la fortune (II, 8).
- ⁷⁵) p. 181.

Que faut-il penser de cette affirmation: «Rousseau, dans l'Emile, s'est incontestablement inspiré de Locke et de Montaigne. Il appelle le premier «le sage Locke», il le nomme huit fois et le second jusqu'à douze fois. Le doute n'est donc pas possible. Nous ne sommes pas ici dans le domaine des hypothèses. La preuve n'est plus à faire »76). N'est-ce pas là une conclusion hâtive (du moins en ce qui concerne l'influence de Locke) fondée sur des éléments bien ténus? Certes Rousseau cite Locke (et ce, non pas huit fois, mais treize fois), certes il parle du «sage Locke» dans deux passages de l'Emile⁷⁷) où, précisément, il reconnaît le bien fondé des principes avancés par Locke, mais partout ailleurs, justement en des endroits⁷⁸) où il critique ou réfute les théories du pédagogue anglais, il cite le nom de Locke sans plus lui adjoindre cette épithète élogieuse. Peut-on ne voir là que l'effet du hasard? Cette constatation — que Rousseau ait agi de la sorte délibérément ou inconsciemment —, s'ajoutant aux multiples oppositions que nous avons signalées entre les deux auteurs, nous confirme dans le sentiment que cette phrase de la Préface de l'Emile: «Mon sujet étoit tout neuf après le livre de Locke»⁷⁹) annonce une critique des Pensées sur l'éducation.

En résumé, les concordances entre certaines idées de Locke et de Rousseau résultent, lorsqu'elles ne sont pas fortuites, du fait que les deux auteurs appartiennent au même courant, qu'ils réagissent contre les mêmes erreurs et qu'ils utilisent parfois les mêmes sources. De plus, et ce sera là notre conclusion principale, un des objectifs de Rousseau en écrivant l'*Emile* fut de réfuter des théories pédagogiques répandues par Locke et qui exerçaient encore une grande influence sur les esprits à son époque.

Humor als Stilmittel

Von Ludwig Reiners

«Wer fröhlich ist, hat allemal Grund, es zu sein, nämlich, daß er es ist.» Dieser Satz stammt von einem Manne, der bestimmt nicht in dem Rufe steht, in rosenrotem Leichtsinn die Schwere des irdischen Daseins verkannt zu haben: er stammt von Arthur Schopenhauer. Er hat seine These auch philosophisch begründet: «Wir sollen der Heiterkeit, wann immer sie sich einstellt, Tür und Ohr öffnen, statt

daß wir oft Bedenken tragen, ihr Eingang zu gestatten, indem wir fürchten, in unseren ernsthaften Überlegungen dadurch gestört zu werden. Allein, was wir durch diese bessern, ist sehr ungewiß; hingegen ist Heiterkeit unmittelbarer Gewinn. Sie allein ist gleichsam die bare Münze des Glücks und nicht, wie alles andere, bloß der Bankzettel; weil nur sie unmittelbar in der Gegenwart beglückt . . .».

⁷⁶) p. 106.

⁷⁷) II, 23 et 95.

⁷⁸) II, 1, 57 (2 fois), 71, 86, 98, 169, 226, 227, 250 et 328.

⁷⁹) II, 1.

Wenn schon der Erzvater des Pessimismus sich zu dieser Einsicht durchgerungen hat, dann sollten wir auf dem Gebiete der Stilkunst aus ihr den Schluß ziehen. Es gibt, Grabreden abgerechnet, kein Stück Prosa, das nicht durch ein wenig Heiterkeit gewinnen würde. Der Mensch wünscht nichts sehnlicher als aus dem graugestickten Netz des Alltags, aus dem ewigen Räderwerk von Ursache und Wirkung, aus der Menschenperspektive herauszukommen. Keine andere Leiter führt ihn so sicher aus diesem Reich hinaus, kein anderer Flügel erhebt ihn so behutsam über die Wirklichkeit in das Reich der Freiheit. Die Heiterkeit ist ein Fenster des Menschen nach dem Ewigen. Menschen und Werke, die völlig ohne Humor — d. h. dem Wortsinn nach: ohne Feuchtigkeit, ohne Saft — dahinleben, sind ganz trocken und daher völlig ungenießbar.

Aber gerade diese Einsicht liegt vielfach den Deutschsprechenden fern. Allzu sehr sind wir geneigt, alles was nicht mit bewölkter Stirn vorgetragen wird, für Narrenspossen zu halten. Aus diesem Grunde ist die deutsche wissenschaftliche Literatur weit trockener und ermüdender als die angelsächsische und dadurch zum guten Teil eine reine «Kollegen-Literatur». Englische nationalökonomische Abhandlungen dagegen lesen sich oft bequemer als deutsche Kriminalromane. Gute Lustspiele, vergnügliche Romane und mit leichter Hand geschriebene Plaudereien sind bei uns selten. «Der Professor ist die deutsche Nationalkrankheit», hat der Rembrandtdeutsche einmal gesagt und wenn er mit diesem giftigen und übertriebenen Wort die Neigung zu feierlicher Abstraktion gemeint hat, so hat er eine unserer Schwächen getroffen; freilich ist sie nur die Kehrseite unserer Tugenden.

Eben weil so viele Deutschsprechende die Bedeutung des Humors unterschätzen, muß man immer wieder predigen, daß alle großen Männer Humor gehabt haben, ja man sie geradezu daran erkennt. Was die Dichter angeht, so weiß jeder, der die Welt-

literatur kennt. Aber es gilt auch für die Männer der Tat: Cäsar sammelte nicht nur die Witze anderer. sondern pflegte, auch seine eigenen gern zu wiederholen. Friedrich der Große schrieb unermüdlich humorvolle Randbemerkungen in seine Akten. Als ein Soldat einem Muttergottesbild Münzen gestohlen und obendrein behauptet hatte, die heilige Jungfrau habe sie ihm geschenkt, da schrieb der König an den Rand: «Der vorgebliche Übeltäter wird von der Strafe losgesprochen, da nach der Erklärung der Theologen das gewirkte Wunderwerk nicht unmöglich ist. Allein für die Zukunft verbiete ich ihm bei harter Strafe, weder von der heiligen Jungfrau noch von irgendeinem anderen Heiligen irgend etwas mehr anzunehmen.» Bei Bismarck brauchen wir den Briefwechsel nur auf gut Glück aufzuschlagen, um auf irgendeine heitere Stelle zu stoßen, z.B. über eine Hoftafel: «Meine Lage wird etwas erschwert durch das Kreuzfeuer von Atem, dem ich zwischen meinen Nachbarn ausgesetzt bin. Der Geruch des erstern wird dir noch in Erinnerung sein, es ist eine kräftige Mischung von unausgespülten hohlen Zähnen und mit etwas Rippe, wenn er den Rock öffnet. Der andere liefert den unverfälschten Ausdruck verdorbenen Magens vor dem Essen, die unausbleibliche Wirkung der Kombination häufiger und schwerer Diners bei geringer Körperbewegung, der natürliche Geruch der Diplomaten und Hofmarschälle».

Es liegt nahe zu fragen, was denn nun dieser vielgerühmte Humor sei. Man hat darauf geantwortet: «Humor ist, was man bestimmt nicht hat, wenn man's definiert». Aber dieses Ausweichen ist ungerecht. Wir brauchen uns nur irgendeine humorvolle Anekdote zu vergegenwärtigen, um das Wesen des Komischen zu ermitteln. Eine Schmierenbühne spielt Don Carlos. Im fünften Akt spricht Posa im Gefängnis des Prinzen seine letzten Worte: «Das Königreich ist dein Beruf, für dich zu sterben, ist der meinige!» In diesem Augenblick soll aus dem



Hintergrund der tödliche Schuß fallen, mit dem König Philipp ihn ermorden läßt. Aber der Schuß fällt nicht. Posa wiederholt schwermütig « ist der meinige!» Der Schuß fällt immer noch nicht. Da weiß sich der Schauspieler nicht anders zu helfen: er schlägt die Fäuste auf die Brust und ruft: «Ich spür's, ich bin vergiftet!» und bricht zusammen. In diesem Augenblick fällt endlich der Schuß. «Auch das noch!», ruft Posa und gibt den Geist auf.

Aus dieser einfachen Geschichte können wir alle Elemente des Humors ableiten: ein überraschender Gegensatz, der aber durch den Fluß der Erzählung völlig überzeugend begründet sein muß; der Verzicht auf einige Zwischenglieder und damit die «Anspielung», die verstanden werden muß, und schließlich eine weltüberlegene, spielerische Einstellung, die einen Augenblick lang einen Vorfall aus dem Lebensganzen herauszuschneiden vermag. Der Kontrast zwischen der feierlichen Szene und dem naiven Ausruf ist bei unserem Beispiel gewaltig, aber er ist völlig glaubhaft durch die Situation des armen Schauspielers. Die Überraschung ist groß, weil alle Zwischenglieder zu Posas Ausruf fehlen. Und schließlich müssen wir ein wenig Abstand von den herkömmlichen Ansichten besitzen, um nicht entrüstet zu sein, daß die Torheit eines Schmierenkomödianten den großartigen Ausgang des Don Carlos umwirft. Gerade dieser Abstand verleiht dem humorvollen Menschen jene gelassene Überlegenheit, die das Dunkle erhellt und das Bittere versüßt.

Schulzeugnisse

Von J.B. Priestley

Wir Familienväter haben eine geheime Freudenquelle gemeinsam, die anderen Leuten nicht zugänglich ist. Wenn wir die Schulzeugnisse unserer Kinder lesen, empfinden mir mit Erleichterung, daß — dem Himmel sei gedankt — niemand mehr über uns auf diese Weise berichten kann. Was für ein Alpdruck wäre es, wenn man uns wieder durch eine solche Fleischmaschine treiben wollte! Ich erinnere mich mit Mißvergnügen und Unbehagen meiner eigenen Schulzeugnisse.

Da stand unter anderem zu lesen: Infolge von Gefräßigkeit und Mangel an körperlicher Übung setzt J.B. Fett an und ist schlaff. Er muß mehr an die Luft und weniger essen und trinken. Er sollte in den Sommerferien verreisen und tüchtig Sport treiben. Betragen: Nicht zufriedenstellend. J.B. wird immer reizbarer, rücksichtsloser und unkameradschaftlicher. Er neigt dazu, andere für seine eigenen Fehler zu tadeln. Beklagt sich über Mangel an Schlaf, aber unterläßt es nie, so lange aufzubleiben, bis er die Lektüre eines Detektivromans beendet hat. Er raucht viel zu viel und man hat ihn oft dabei ertappt, daß er im Bett raucht. Seine Schulleistungen lassen in letzter Zeit viel zu wünschen übrig. Englisch und Literatur: Gut, aber neigt zur Nachlässigkeit. Französisch: Unbefriedigend. Geschichte: Hat nicht die Fortschritte gemacht, die wir von ihm erwartet haben. Sollte mehr lesen. Mathematik: Sehr schwach. Kunst: Hat einige Versuche in Öl- und Wasserfarben gemacht, zeigt aber wenig Begabung. Verständnis schwach, auch hat er nicht Miss Mulberrys ausgezeichnete Vorträge über die Primitiven Italiener besucht. Musik: Gut, will aber nicht üben. Naturgeschichte: Gibt zwar Interesse vor, kann aber die Namen der Vögel, Schmetterlinge und Blumen nicht behalten. Hat sich auch in letzter Zeit nicht mehr an den Botanik-Ausflügen beteiligt. Chemie: Absolut kein Interesse für dieses Schulfach. Physik: Schwach, obgleich er gelegentlich Interesse an den Tag legt. Unvermögen, die Grundgesetze zu begreifen. Allgemeiner Bericht: J B. ist nicht das aufgeweckte und hilfsbereite Mitglied unserer kleinen Gemeinschaft, das er zu werden versprach. Es fehlt ihm an Selbstdisziplin, und er versucht es nicht, auf erfreuliche Aussichten hinzuarbeiten. Zwar kommt es vor, daß er sich anstrengt. In der Schüleraufführung von «Komödie der Irrungen» muß man seine Mitwirkung als erfolgreich bezeichnen. Aber diese Anstrengungen sind nur zeitweilig, im allgemeinen fehlt es ihm vielfach an Aufmerksamkeit und Interesse für die Schulfächer, er hat keinen Ehrgeiz, sich durch Leistungen auszuzeichnen. Wir sind der Ansicht, daß strengere elterliche Zucht nützlich und durchaus notwendig wäre.»

Und dann wurde ich vor meinen Vater zitiert, der zuerst das Zeugnis und dann mich stirnrunzelnd anstarrte und mich in seiner tiefen, schreckenerregenden Stimme fragte, was in aller Welt mit mir los wäre. Aber das kann nun nicht wieder passieren, in diesem Leben nicht. Ich stecke bis an die Kniee in dieser dreckigen Welt, wo einem die Haare ausgehen und die Zähne ausfallen, wo einem monströse Steuern drohen und das Bankkonto immer überzogen ist, wo einem die Freunde entschwinden und das Augenlicht nachläßt. Aber ich kann mir wenigstens mit Genuß sagen, daß mir niemand mehr ein Schulzeugnis ausstellen wird.

Aus dem Englischen übersetzt von Hans Edgar Lapp.